

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 AOUT 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : A. M. W. Chapman, J. B. Caouette.—Chronique de la campagne, par Lisa.—La chasse à l'ours.—En route pour la Baie d'Hudson, par l'abbé Paradis.—Terrible accident de chemin de fer.—Jeu de Billard.—Le coin des enfants.—Récréation de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : L'accident du chemin de fer de l'Illinois (Etats-Unis).—La chasse à l'ours dans les Montagnes Rocheuses.—Haut-Canada : Esquimaux et son Kayak (canot).—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AUTRE jour, passant rue Craig, je remarquai à l'étalage d'un bouquiniste quatre petits volumes : *Les aventures de Gil Blas*, excellente édition de 1749, avec des *Figures*, comme dit Jean Nourse, l'éditeur ; le prix en était très minime, je les achetai, et c'est ainsi que ma bibliothèque s'enrichit du chef-d'œuvre de M. LeSage.

Je ne vous demanderai pas si vous l'avez lu, car il serait, à mon sens, très impertinent de vous faire pareille question, puisque ces aventures sont aussi connues et beaucoup plus amusantes que celles de Télémaque, qui ont toujours eu le don de m'endormir beaucoup.

En ouvrant le premier volume des mémoires du seigneur de Santillane, je tombai sur la fin du chapitre V, au moment où le capitaine Rolando, capitaine des voleurs, sur le point de se mettre au lit, dit à Gil Blas :

"Tu vas, mon enfant, mener une vie bien agréable ; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La manière seule en est différente. Les conquérants, par exemple, s'emparent des Etats de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agents de change, commis et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux."

* * * Que le capitaine Rolando, fasse l'apologie de sa profession, rien d'étonnant à cela, mais ce que je trouve de plus remarquable dans la tirade que je vous ai citée, c'est que l'on raisonne de nos jours exactement de la même manière qu'au temps de Gil Blas.

Alors c'était un voleur qui parlait ainsi ; aujourd'hui, tout le monde dit la même chose.

Si on apprend l'arrestation d'un voleur, le premier mot prononcé n'est pas : "Tant mieux !" mais on dit toujours : "Est-il assez simple, pour s'être fait prendre."

Est-ce à dire que nos aïeux valaient mieux que nous ? Non, car j'ai très bonne opinion de mon siècle et ne crois guère aux doléances des gens qui regrettent le bon vieux temps, mais comme dit le capitaine Rolando, c'est un sentiment général de s'intéresser aux voleurs.

Tenez, voyez-vous cet individu qui court à toutes jambes, il vient de voler un chapeau à l'é-

talage d'un magasin, un gardien de la paix le poursuit, tout le monde est aux portes, les fenêtres sont garnies de têtes, les passants s'arrêtent, personne ne bouge, et chacun suit avec intérêt cette chasse à l'homme...

Pour qui la foule fait-elle des vœux ? pour le voleur ou pour l'homme aux boutons jaunes ? pour le poursuivi ou pour le poursuivant ? pour le gibier ou pour le chasseur ?

Vous êtes tous d'accord : vous prenez le parti de celui qui se sauve, et cela est si vrai que, pouvant l'arrêter, vous le laissez continuer sa course.

Pourquoi ? Parce que, instinctivement, vous voyez que l'un en veut à la liberté de l'autre, et que, sans savoir pourquoi, vous n'aimez pas la police.

* * * Il semble que ce soit un principe admis que le voleur, s'il est puni, doit au moins s'arranger de manière à profiter plus tard du vol qu'il a commis.

Un caissier de Banque a pris dernièrement la fuite, on l'a poursuivi, traqué, et enfin, quand il a vu la partie perdue pour lui, il a consenti à revenir pour être jugé ici, après avoir remis l'argent volé.

Réflexions du public :—Avoir rendu l'argent ! quinze mille piastres ! faut-il être idiot !

Un employé de la poste a volé l'argent contenu dans des lettres, il est arrêté.

Quel fou, dit-on, s'exposer pour si peu ! aller au bain pour quelques piastres !

Mais l'aventure qui donne lieu aux réflexions les plus singulières, est l'affaire Pagé, dans laquelle le voleur (qui a plaidé coupable) a su extorquer trente-deux mille piastres à deux banques, dont l'une se pique d'être l'institution financière la plus parfaite et la mieux surveillée du continent, la banque de Montréal, et n'a été arrêté que par suite de circonstances tout-à-fait imprévues.

* * * Les deux chèques qu'il a réussi à toucher étaient surélevés d'une manière si grossière qu'on se demande comment les employés des Banques s'y sont laissés prendre et, chose très curieuse, c'est que la première partie de la combinaison, qui était la plus mal machinée, a réussi le mieux.

Tout le reste était parfaitement raisonné : on ne devait s'apercevoir du faux que le lendemain matin et le voleur avait pris la fuite sans se presser, par la grande route. Si le hasard n'avait pas voulu que l'on présentât le jour même un des chèques à la Banque qui l'avait accepté, Pagé avait tout le temps nécessaire pour passer la frontière.

Eh bien c'est le genre de fuite adopté par le voleur que l'on entend critiquer le plus.

Chez l'épicier, le boucher, le marchand de tabac, le barbier, l'hôtelier, le marchand de journaux, au restaurant, aux bains, au parc, partout on commente la conduite de Pagé.

—Moi, dit l'un, on ne m'aurait pas pris, j'aurais fait comme....., vous savez, celui qui s'est sauvé il y a vingt ans, comment s'appellait-il ? enfin n'importe ! je me serais caché dans un voyage de foire...

—Pas moi, dit l'autre, je serais passé par les bois dit un troisième.

—Je me serais caché pendant six mois, puis j'aurais gagné les Etats en me déguisant, en ecclésiastique.

Les opinions continuent, chacun est plus fin que son voisin et, ce qu'il a de plus certain, c'est que tous veulent paraître plus forts que le voleur lui-même, d'où un auditeur désintéressé conclue forcément que tous ces gens là sont plus canailles les uns que les autres.

* * * Ce jugement serait pourtant tout-à-fait téméraire.

Ce sont de très braves gens qui raisonnent ainsi, mais, sans le savoir ils subissent l'attrait du drame dont ils ont lu le récit ; spectateurs, ils jugent la pièce et en corrigent les scènes sans se douter qu'ils les détruisent.

Les journaux sont bien faits aussi pour porter les honnêtes gens à s'intéresser au sort des voleurs.

L'un d'eux (ce n'était pas un journal français) nous racontait dernièrement, en deux colonnes, comme quoi un de ses rédacteurs avait eu l'hon-

neur d'être reçu par deux des individus détenus actuellement dans la prison de Montréal, en attendant leur procès.

Il nous disait complaisamment que X... mangeait d'excellentes choses, fumait des cigares de choix et qu'il portait sur la tête une toque de soie. X... passait ses journées à faire des calculs et ignorait s'il plaiderait "coupable ou non coupable."

Jugez si cela intéresse les lecteurs !

Quand à Y..., il reste impénétrable. Cependant, afin de rassurer ses vingt mille abonnés, le journal en question les informe que Y... a bon appétit, qu'il aime peu le sel mais qu'il est friand du café noir, à la française, avec beaucoup de cognac ; malheureusement le règlement de la prison proscribit le cognac. M. Y... porte un complet gris très bien fait.

Et dire qu'il s'agit de deux gaillards qui vont aller au pénitencier !

Cela donne envie de devenir voleur.

* * * Je vous ai signalé la semaine dernière une innovation qui restera célèbre dans les annales de médecine de notre pays, je veux parler de la création de cours d'hygiène au collège de Varennes, mais, par une distraction impardonnable, j'ai omis un détail, qui devient le principal dans la question présente, c'est que le créateur de ce mouvement est le docteur Beausoleil.

Vous le connaissez de réputation tout au moins. C'est un de ces médecins qui, doués d'une intelligence supérieure, savent étudier et étudient sans cesse, disant constamment qu'ils ne savent rien et qui ne ferment les livres qu'au moment où ils ferment les yeux pour toujours. C'est un de ces pionniers de la science qui montrent le chemin aux autres et ne cessent de répéter que le secret de l'art de guérir réside dans l'étude et dans l'observation.

Le docteur Beausoleil me disait l'autre jour encore : "Le but de ma vie est de forcer nos compatriotes à apprendre à se bien porter et par conséquent à étudier et à suivre les lois de l'hygiène et, si j'arrive à fonder cette œuvre d'une manière durable, je crois que mon existence n'aura pas été inutile."

Cette campagne intelligente et scientifique est comprise comme vous le prouve l'exemple déjà cité et je suis heureux de vous apprendre aujourd'hui que le Directeur du collège de Joliette, M. l'abbé Cyrille Beaudry, a également décidé que des cours d'hygiène seraient donnés dans l'institution qu'il dirige d'une manière si habile.

* * * Il vient de paraître en Irlande une nouvelle apôtre de la Tempérance, bonne fille, prête à tout faire pour en arriver à ses fins.

Cette insulaire vient de donner une nouvelle preuve de son dévouement à la cause qu'elle défend.

Il y a un mois environ elle était très occupée à convertir un vieux pêcheur (dans les deux sens) quand, celui-ci pour se débarrasser de la sermonneuse lui dit enfin qu'il renoncerait à Satan et aux pompes à saouler si elle traversait à la nage la baie de Blackrock, soit une distance d'environ un mille.

La jeune fille n'hésita pas un instant, et se jeta à l'eau, se mit bravement à nager... et, ajoute gravement le journal qui raconte cet acte idiot, trente-neuf minutes plus tard elle eut le plaisir de voir le pêcheur prendre le ruban bleu et la tempérance.

C'est très réussi, mais, à mon avis, les parents devraient faire interner leur fille dans un asile d'aliénés, pour quelque temps au moins, car je ne sais rien de plus stupide que toute cette histoire.

Si elle est vraie, ce dont je ne doute pas, puisque la nageuse est anglaise, je m'attends à voir grandir tous les jours les exigences des ivrognes, quand on leur proposera de renoncer au whiskey :

—Mademoiselle, je vous promets de ne boire que de l'eau pendant tout le reste de mes jours, si vous consentez à vous asseoir pendant vingt minutes sur le paratonnerre de l'Hôtel-de-Ville.

Un autre posera peut-être pour condition que la jolie entrepreneuse de triomphes de tempérance boive une pinte de rhum, mesure impériale, et rien ne nous dit qu'elle n'y consente pas.